

ADELINE LAVIALLE

# LE RETOUR SANS DÉPART

*(Le plus long voyage est parfois le plus  
court à faire)*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN : 9791042521820

Dépôt légal : octobre 2025





## Préface

À celui ou celle qui ouvre ce livre...

Tu tiens entre les mains un livre qui ne cherche pas à t'impressionner.

Il n'a pas de vérité à te prouver ni de morale à t'enseigner.

Ce n'est pas une histoire linéaire. C'est un passage.

Un passage que traverse un être, peut-être toi, peut-être moi, peut-être un visage que tu as oublié en grandissant.

Tu ne trouveras pas ici de grands rebondissements ni de héros à sauver. Tu trouveras des silences qui veulent être écoutés, des gestes suspendus, des mots qui n'ont jamais été dits, et des lieux qui existent à l'intérieur, même si tu ne les as jamais visités.

Ce livre parle à ton enfant intérieur, mais sans t'en avertir. Il avance masqué, comme le font souvent les vérités douces.

Il glisse, il attend, il murmure.

Lis-le lentement. Peut-être pas dans l'ordre. Peut-être en sautant des morceaux. Mais lis-le depuis un endroit de toi que tu n'as pas l'habitude d'utiliser.

Et si un jour, en le lisant, une sensation monte sans nom, une chaleur dans la poitrine, une larme discrète, une envie de marcher seul, alors tu sauras :

Tu viens de te retrouver. Même un peu. Même à peine.  
Et cela suffit.

## Chapitre 1

### Le jardin aux horloges

*Le sol était doux, comme du sable qu'on aurait oublié d'humidifier. Le ciel ne portait ni nuage, ni lumière, ni couleur claire. Rien ne disait l'heure, et pourtant tout parlait de temps.*

Le Voyageur ouvrit les yeux sans se souvenir de les avoir fermés. Il n'avait ni faim, ni peur, ni nom sur les lèvres. Juste une impression : celle d'avoir été déraciné de lui-même.

Devant lui, une arche faite d'horloges suspendues battait l'air de ses tic-tac désaccordés. Certaines tournaient à l'envers, d'autres avaient plus d'aiguilles. Une montre de poche pendait à un fil si fin qu'elle semblait flotter.

Un panneau bancal disait :

« Ici, le Temps prend son temps. »

Le Voyageur passa sous l'arche.

Le jardin s'étendait au-delà du visible. Des arbres sans feuilles, mais couverts de montres, de sabliers, de cadrans, formaient une forêt étrange. À chaque pas, le bruit du sable, des rouages et des secondes frottait l'air.

C'est alors qu'il le vit.

Un petit vieillard, pas plus haut qu'un genou, courait en rond autour d'un tronc, les bras tendus comme un enfant qui joue à l'avion. Il avait une barbe de neige, des lunettes sans verres et un chapeau pointu troué au sommet.

Il riait. Un rire cristallin, pur, presque trop fort pour ce silence ancien.

— Tu es en retard ! lança-t-il sans s'arrêter.

Le Voyageur hésita.

— En retard pour quoi ?

— Pour rien. C'est pour ça que c'est grave.

Le petit être s'arrêta net, essoufflé, mais ravi.

— Regarde autour de toi, tous ces temps qui tournent en rond. Tu vois ? C'est ce que tu faisais aussi.

Le Voyageur ne répondit pas.

Le vieillard sauta sur une souche, fouilla dans sa poche et en sortit un sablier vide.

— Celui-là, c'est le tien. Tu l'as vidé avec des « pas maintenant », des « je verrai plus tard », des « ce n'est pas le moment ».

— Et maintenant ? demanda doucement le Voyageur.

Le vieillard sourit, ses yeux brillants comme ceux d'un enfant prêt à faire une bêtise.

— Maintenant, tu n'as plus d'excuse.

Il lança le sablier en l'air. Au lieu de tomber, il se mit à tourner autour du Voyageur, lentement, comme une planète.

— Ici, tu ne peux rien remettre à demain.

Et il ajouta, plus bas :

— Demain n'a pas trouvé le chemin pour entrer.

Le sablier tournait lentement autour de lui. Il brillait faiblement, comme s'il hésitait à exister.

Le Voyageur leva la main (à peine) et le verre s'immobilisa dans l'air, suspendu à rien. À l'intérieur, une seule chose : une graine noire, minuscule, plantée là où le sable aurait dû couler.

— C'est tout ce qu'il reste ? murmura-t-il.

Le petit vieillard haussa les épaules.

— Ce qu'il te reste ici. Le reste, tu l'as bien gardé... ailleurs.

Il tapota sa poitrine du bout de son doigt noueux.

— Tu sais, ce jardin n'existe que quand on oublie qu'on a été vivant. Et toi, tu avais oublié, longtemps.

Le Voyageur voulut parler, mais le mot qu'il cherchait glissa dans sa gorge, trop lourd ou trop petit pour passer.

Il baissa les yeux. Le sol à ses pieds n'était plus tout à fait le même : entre les grains de sable, il voyait apparaître des formes. Des traces fines, comme des dessins tracés au bâton. Des spirales, des bonshommes, des soleils maladroits.

Il s'agenouilla. Il reconnut un dessin. C'était un dragon (ou peut-être un chat, difficile à dire) avec une couronne de travers.

Un frisson remonta dans sa colonne, quelque chose entre la honte et l'élan.

— Je me souviens... je l'avais dessiné dans la poussière du jardin, quand j'étais...

Il s'interrompit.

Le petit vieillard le regardait en silence, mais un sourire doux flottait sur son visage parcheminé.

— Tu avais dit que ton dragon régnerait sur le ciel. Et qu'il mangerait les méchantes heures pour que les journées durent plus longtemps.

Le Voyageur ferma les yeux.

— Je l'avais oublié.

— Tu n'avais pas perdu la mémoire. Tu avais juste perdu l'usage du jeu.

Le silence revint, mais il n'était plus le même. Il portait quelque chose de chaud, de respirant.

Le sablier tourna encore une fois, puis s'enfonça doucement dans le sol, au pied du dessin. La graine noire se mit à trembler.

— Il va pousser ? demanda le Voyageur.

— Si tu reviens.

— Revenir d'où ?

— Du reste. D'ici. De toi.

Le petit vieillard sauta du tronc et se mit à courir à nouveau en riant, aussi léger qu'un souvenir heureux. Le jardin s'ouvrait plus loin, en spirale.

Le Voyageur se redressa lentement.

Il n'avait pas encore de direction, mais il n'était plus seul.



## **Interlude I**

### **Une faille dans le sable**

Il resta debout longtemps, sans avancer.

Le vent était absent. Le silence, lui, avait changé de forme : ce n'était plus l'absence de bruit, mais une présence discrète. Quelque chose qui veillait, peut-être.

Il regarda ses mains. Elles étaient nues, creusées de plis qu'il ne reconnaissait pas. Il les ouvrit, les referma. Comme un enfant qui apprend à tenir, sans savoir encore quoi.

Une phrase surgit, sans bruit, sans explication :

« Je ne sais plus quand j'ai arrêté d'imaginer des dragons. »

Il la laissa flotter dans sa tête. Il ne voulait pas l'écraser par une autre pensée. Elle n'était pas triste. Elle était vraie.

Il s'assit.

Et pour la première fois depuis ce matin flou (ou ce rêve, ou cette vie), il sentit quelque chose remuer au fond de lui. Ce n'était pas un souvenir. C'était un espace. Un vide plein. Un endroit ancien qu'il avait fermé sans y poser de serrure.

Il ne savait pas ce qu'il allait chercher ici.

Mais il savait, désormais, qu'il avait perdu quelque chose sans bruit. Et que le silence savait où le retrouver.

## Chapitre 2

### Le marchand de « Quand »

Le chemin n'était pas tracé, mais ses pieds savaient. Ils avançaient comme s'ils reconnaissaient ce sol gris pâle, ce ciel toujours neutre, cette lumière sans ombre.

Il marcha longtemps. Peut-être quelques heures. Peut-être quelques jours. Rien ne comptait. Rien ne pressait. C'était exactement cela, le piège.

Il arriva devant une boutique sans murs, posée là, au milieu de rien.

Une vitrine flottait dans l'air, suspendue à des fils invisibles. À l'intérieur, rangées avec soin, des fioles de verre, toutes étiquetées. Certaines étaient remplies d'une fumée bleue, d'autres d'un liquide doré, d'autres encore d'un vide pur.

Le panneau au-dessus de l'échoppe disait, peint à la main :

*« Quand j'aurai le temps, je le vendrai. »*

Derrière le comptoir, un vieil homme maigre, fripé comme une carte oubliée sous la pluie, lisait un journal invisible. Il ne leva même pas les yeux.

— Bonjour, dit le Voyageur.

— Je ne vends pas le présent, grogna le marchand. Que du « plus tard ». Faites votre choix.

Le Voyageur s'approcha.

Sur les étiquettes, il lut :

— *Quand je serai prêt*

— *Quand les enfants seront grands*

— *Quand j'aurai plus confiance*

— *Quand il fera beau dans ma tête*

— *Quand le monde changera*

— *Quand j'aurai arrêté d'avoir peur*

Il sentit une gêne, un tiraillement familier dans la gorge.  
— Je ne veux pas de tout ça, dit-il doucement.  
— Bien sûr que si, répondit le marchand, sans le regarder.  
Tu les prends tous. Depuis longtemps.  
Le Voyageur voulut protester, mais un bruit détourna son attention.